

Avertissement de l'auteur

Ce livre n'est pas destiné à tous. Ceux qui s'indignent de la possibilité d'être « choqués » — le contemporain donnant dans la vieille fille anglaise — le refermeront et liront autre chose.

On peut encore feuilleter les ouvrages — la pellicule plastifiée, qui a transformé les bouquinistes en étals de souvenirs, ne s'impose pas encore chez les libraires, pour les vrais livres — et celui-ci, par cet avertissement, sera reposé par ces mains délicates, de délicate complexion, qui ne supporteraient pas le choc de la liberté du souvenir et de sa relation.

Ni autobiographie, ni « comme un goût » (cette auto-dédication contemporaine de ses mœurs) ni galerie fumante des aveux, ni tentative pathétique d'être aimé ou compris par des yeux qui en ont lu d'autre, ce livre s'imposa comme un incendie d'images, ses pages arrachées au feu et assemblées dans un ordre « très personnel ».

Mon premier livre s'intitulait « Autodafé » et celui-ci, qui est un dernier livre, à sa façon, même si Dieu me prête encore vie et envie d'écrire, s'inscrit dans ce pèlerinage terrestre si singulier où espoir et désir se sont éloignés de mon ciel sans entamer ma joie, qui n'est pas de ce monde. Je me suis observé, en écrivant,

de l'extérieur, dangereusement, en tâchant d'éviter la complaisance ou la représentation satisfaite d'une vie.

L'homme que je suis — c'est le titre d'un chapitre — tient la plume et l'autre a vécu comme il a pu : le « mentir ou vivre » de Céline.

Je ne partage rien avec le monde de l'instant, rien de ses préoccupations, ce qui l'indigne me laisse froid, et ce qui m'émeut l'indiffère. Je n'aime que les femmes tombées de son arbre. D'hier et de demain, j'attends la suite, m'amuse beaucoup, et me souviens ici.

Ainsi dégagé des poses morales, vice du temps, me suis-je acharné contre l'esprit de pesanteur.

La promesse de la solitude

Tout enfant, déjà, je savais.

Sur les photographies de l'époque, le complot s'esquisse. Les petits garçons en parlent. Une lumière spéciale m'éclaire. Un rayon de solitude.

Le silence me traverse comme un froid piquant à travers le manteau.

Déjà au fond d'une retraite, je fais silence.

L'écriture l'exige. Il fait silence dans les cafés, malgré la musique et les vraies conversations : le déballage, malfaisant et dépressif, du portable, lui, fait bruit.

La représentation de leur vie est un supplice.

Les promenades familiales, nonchalantes, imposées, vaines — les groupes d'amis à enfants sont pires encore — représentent le sommet de l'horreur.

Paraître normal, détendu, complice des riens, des omissions, des ajouts, des rires, des évidences, des renoncements masculins et des grosses évidences de leurs énormes femmes, qui ne dégonfleront jamais après la mise bas de leur progéniture braillarde, constitue, pour moi, la peinture de l'enfer même.

Sans doute, le souvenir de la beauté de ma femme — une vraie conquête — le calme et le charme d'enfants éduqués,

une rareté, la tenue vestimentaire recherchée de ces petits, ajoutent à mon supplice : ah, pouah, leurs petites barbes, leur mine chiffonnée, leur douteuse mise ! Ah, solitude, efface de ta gomme ces grumeaux en mouvement Ah, douloureux et amical silence, aspire leur bruit et fais-en du cristal à mâcher !

Pourquoi sortir chaque jour ?

Parce que j'imagine toujours qu'ils auront été remplacés dans la nuit.

Les fidèles d'amour

Drame répété avec les femmes : j'empiète, je devine, je bouscule.

Rouleuses de benêt, tondeuses de mouton cravaté, promeneuses ironiques de sentimental mollasson, équarisseuses, elles marquèrent toujours un temps d'arrêt devant moi : qui est-il, celui-là ?

Né au temps de la Femme, je la vis s'estomper au profit d'un sexe unique, aux valeurs indépassables d'efficacité et de brutalité : le mien.

Tout demeure pourtant possible devant la petite fille, naturellement féminine si on ne l'ampute pas des stéréotypes fondateurs.

Mais, à vingt ans, elles sont presque toutes des hommes, avec un sexe féminin. D'où l'attrait grandissant de l'homme pour son semblable.

Si pantalon il y a, autant qu'il soit garni.

Les vraies femmes, rares, subsistent, aussi rares que les vrais hommes.

Mais les vrais hommes ne sont pas poètes.

J'ai toujours eu beaucoup d'attrait pour les vraies femmes.

Et je leur réserve toujours un désir déclinant, situation qui ne devrait pas s'arranger au fil des ans !

Faux début

Je rêve cette vie.

Endormi dans une sieste verte, l'été, à la fin de son règne, dans une chambre d'enfant je poursuis mon songe jusqu'au baiser d'une mère, d'une grand'mère, qui me réveillera : ainsi pourrais-je vivre autrement qu'en songe et être aimé, moi qui rêve d'aimer.

Sans cet espoir fou de la délivrance, comment aurais-je pu supporter cette vie âcre, ces blessures profondes, le souvenir, seul, vivant, de mes enfants enlevés ?

Voilà.

Je me suis endormi à six ans et je ne me suis pas encore réveillé,

Même pour écrire ces mémoires si étranges qui vont exiger de vous tant de conscience.

Il y aura donc une première partie, d'avant l'endormissement, et une seconde, de cette sieste lourde, dans laquelle ma vie s'est faite sans me consulter.

Jamais enfant n'aura tenu une clef si lourde.

Je me souviens d'un réveil brutal, sur une table, dans un grenier.

Premier des tous premiers souvenirs.

À Saint-Quentin, dans l'Aisne, ville natale de ma mère.

Quelle laideur que la vieillesse.

Quelle assurance de décrépitude, d'abandon, d'humiliation !

Que n'eussé-je autant de certitudes sur le déploiement, l'amour, la grâce, à l'âge de croire en la vie.

Rien de tout cela ne me fut donné.

Suis-je né chez des monstres ?

Non pas.

Reçus-je, pour seuls biens, une patrie disgracieuse et sa langue grossière et utilitaire ?

Je suis né en France. Le pays de la littérature.

Devant le soleil, parfois, un homme passait.

C'était mon père.

Et il faisait nuit alors sur moi, comme dans les nuits du désert, si froides et si claires.

Est-ce un père de cauchemar ?

Il est mort et je n'en ai hérité aucun soulagement.

Nous étions ennemis, et moi je l'aimais.

Tout est là, dans une éternelle irrésolution.

Il accomplit son devoir de père en s'opposant à moi.

Et je devins un homme normal, autant qu'impossible, dans tous les sens.

Je ne sais pas lui en vouloir.

Aucune tombe sur laquelle taper du pied.

Pourtant son corps — son squelette désormais — existe encore, dans les Alpes, anonymement enterré.

Personne dans la cathédrale de Gap, ce matin de mai.

Le prêtre, les croquemorts et personne.

Le silence, aucun raclement dans les rangées de chaises.
Personne.

« Personne ne m'aime. »

Voici ce qu'il aurait pu faire inscrire comme épitaphe sur son tombeau.

Il se trompait. Moi, je l'aimais, et ma mère, et quelques autres.

Il se trompait.

Son erreur m'a banni à jamais dans mon imaginaire.

Cette terre de sel où poussent les orchidées géantes, des romans en pot, des pièces de théâtre sous globe, des aquariums de mots prêts à remonter à la surface, cette terre de sel qui est ma seule patrie, ma seule famille, ma sépulture d'éternité.

Dans son cercueil, il y a ma lettre de bannissement.

Je n'habitais pas sa maison, ni son cœur, ni ses goûts, ni son intérêt.

Pour amis, j'avais tous les miroirs.

Je me déguise des reflets que j'emporte.

Parfois, l'eau monte, envahit les étages.

C'est pour cela que j'écris.

Cette nuit, dans l'appartement, un homme entra par la fenêtre et visita les pièces.

J'allumai et il s'enfuit.

Il n'avait rien volé.

Mais soulevé ces pages.

En a-t-il rendu compte à mon père ?

Tout pouvoir

Le matin, au lever rituel de six heures, sauf le dimanche, où l'écriture est remplacée par la première messe, je soupèse les conditions de ma possibilité de vivre dans ce monde que je combats de toutes les forces humaines et surhumaines qui me sont accordées.

L'ai-je touché ? La flèche a-t-elle rebondi sur le pavé pour me toucher, moi, au flanc ? M'a-t-il gagné à son désespoir ?

Mes feuilles sont déposées sur le canapé, par piles, et j'ouvre, en tirant sur l'anneau magique, la trappe du puits de l'imaginaire. La surface de l'eau est noire et agitée.

Je dois m'asseoir au bureau et laisser monter les effluves et sortir les créatures redoutées de ces profondeurs.

Parfois, aucun vent n'agite les feuilles quadrillées ;

Rien ne jaillit.

En ce jour d'angoisse à venir, le monde m'a terrassé.

Je n'ai pas su appeler la réalité triomphe de la vérité, parce que je me suis laissé convaincre par l'évidence.

Pourquoi écrire, pour qui ?

J'ai quitté l'état de sommeil pour me révolter, pour vivre et non pas pour créer.

Rien n'est plus contraire à la vie que la création.

C'est prendre au jour ce que la nuit exige.

La vie, pour tout homme, c'est l'instant, l'illusion d'éternité, dont il accepte les limites : une douzaine d'années d'enfance, une autre douzaine de jeunesse, une grosse peine de maturité et deux douzaines d'années d'agonie accélérée avec l'échafaud comme échappée. La vie moderne ajoute les risques de l'avortement, l'abandon des divorces, la solitude droguée par le ressentiment et l'alcool ou encore le bracelet de l'esclave, devenu électronique, la crémation, la dispersion des cendres.

Rien ne pousse plus au suicide — sa forme la plus courante constituant à rester en vie, mort — que le monde réel.

La campagne — celle des cultures, de l'angélus, d'une nature saine — mourant peu à peu, face à mon urbaine indifférence, reste la forêt ou la haute montagne, mais qui ne tentera que des sauvages aspirant à devenir bêtes sauvages.

Cette immense salle d'attente — les hommes d'un côté, se touchant, les femmes de l'autre, se reniflant, séparés par une propagande dès la petite école — je la traverserai tout à l'heure, cherchant un réfractaire à ramener pour le temps du jour.

Celui-là lit peut-être encore à la maison, d'elle, je désespère, elle ne lit pas ce que j'écris, mais existent pourtant des lectrices cachées, pas assez câlinées — Câlinons ! — celles qui contiennent un vaste monde.

J'ai froid d'avance de ce que je vais retrouver en allant dehors.

Mais eux se réchauffent à moi. Je suis un feu de l'autre monde, qu'ils regrettent, et la braise pour le nouveau, qu'ils savent fait pour l'après-eux.

Ainsi vécu-je cela depuis toujours.

Entre l'écriture de l'aube, la libération de l'imaginaire, l'anneau magique tiré et les visites de charité... Assez dit !

La paralysie devant l'écriture est probablement la marque d'un vrai écrivain.

Miser sa vie sur une pulsion miraculeuse, compter sur un appel que le silence peut retenir, vivre ou mourir, solitairement, dans la menace permanente de tout perdre, voilà une existence singulière que nul ne peut désirer.

Et pourtant, en France, dans le pays le plus civilisé du monde et qui le restera, malgré les pouvoirs du moment, parce que le reste du monde baisse toujours plus vite que nous, et pourtant, en France, l'écrivain est l'homme le plus respecté, incompris et épargné, comme si cette différence pouvait encore, par le haut, l'isoler davantage.

Mais il y a les amis.

Avec les années, se raréfient les amis vivants, ou vivant avec eux-mêmes.

D'autres arrivent, nouveaux, des passants emportés par un tapis roulant vers l'obscurité.

La lampe magique de l'amitié.

Tesson brisé, huile versée, mèche froide...